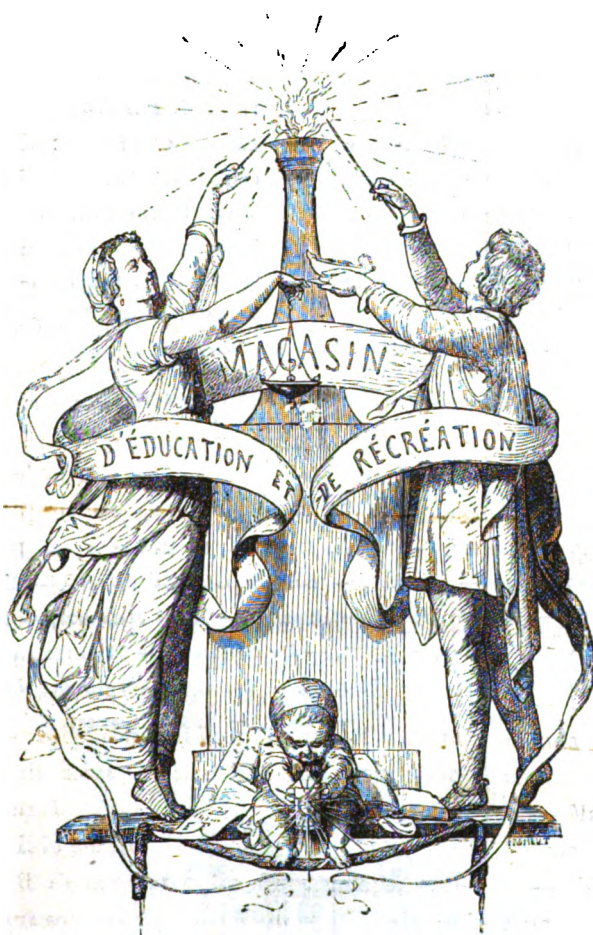




RÉDACTION

— DIRECTEURS —

MM. JEAN MACÉ — P.-J. STAHL — JULES VERNE

ÉDUCATION

D'ALMEIDA, BERTRAND, MAURICE BLOCK, CAHOURS ET
RICHE, CH. CLÉMENT, H. DURAND, DANA, DE
GRAMONT, G. FLAMMARION, MORTIMER D'OCAGNE,
GRIMARD, GRATIOLET, LACORDAIRE, TH. LAVALLÉE,
MARGOLLÉ ET ZURCHER, ORDINAIRE, E. RECLUS,
GEORGE ASTHON, H. SAINTE-CLAIRE DEVILLE,
SAYOUS, TYNDALL, TISSANDIER, PIERRE NOTH,
VAN BRUYSSSEL, VIVIEN DE SAINT-MARTIN,
VIOUET-LE-DUC.

RÉCREATION

LUCIEN BIART, PROSPER CHAZEL, M^{is} DE CHENNEVIÈRES,
M^{is} DE CHERVILLE, CH. DICKENS, GUSTAVE DROZ,
ERCKMANN-CHATRIAN, H. FAUQUEZ, VICTOR DE
LAPRADE, C^{ie} DE GRAMONT, KAEMPPEN, E. LABOU-
LAYE, ERNEST LEGOUVÉ, JOHN LEMOINNE, HECTOR
MALOT, EUGÈNE MULLER, LOUIS RATISSONNE, JULES
SANDEAU, P.-J. STAHL, JEAN MACÉ, JULES VERNE,
DE WAILLY, F. GENIN, PIERRE NOTH, F. DUPIN
DE SAINT-ANDRÉ, MARKO WOYZOK; BENEDICT,

BENTZON, TALBERT, M^{me} GATTY, GENEVRAY, COSTET.

Secrétaire de la rédaction, F. DE GRAMONT.

DESSINATEURS

MM. FROMENT, — FROELICH, — GUSTAVE DORÉ, — E. MEISSONIER, — DETAILLE,
— YAN'DARGENT, — GRANDVILLE, — FESQUET, — ÉMILE BAYARD, — BERTALL, — BENETT, — CHAM,
— FÉRAT, — FATH, — GÉRARD SÉGUIN, — HUMBERT, — TONY JOHANNOT, — LALLEMANT, —
MATTHIS, — DE MONTAUT, — MORIN, — DE NEUVILLE, — PHILIPPOTEAUX, —
LUDWIG RICHTER, — RIOU, — PIRODON, — LALAUZE, — THÉOPHILE SCHULER,
— WORMS, — YON, — VIERGE, — EUGÈNE LAMBERT.



Prix de l'abonnement à l'année . .	PARIS.	14 fr. » c.	DÉPARTEMENTS. 16 fr. » c.
Prix du numéro	—	» fr. 60 c.	— . . . » fr. 70 c.
Prix du volume de semestre . . .	Cartonné. . .	10 fr. » c.	— Broché, 7 fr. » c.

PARIS. — J. CLAYE, IMPRIMEUR, 7, RUE SAINT-BENOÎT.

COURONNÉ PAR L'ACADÉMIE FRANÇAISE

MAGASIN D'ÉDUCATION

ET DE

RÉCRÉATION

Journal de toute la Famille

PUBLIÉ PAR

JEAN MACÉ — P.-J. STAHL — JULES VERNE

AVEC LA COLLABORATION

DE NOS PLUS CÉLÈBRES ÉCRIVAINS ET SAVANTS

ILLUSTRÉ

PAR NOS MEILLEURS ARTISTES



PARIS

BIBLIOTHÈQUE D'ÉDUCATION ET DE RÉCRÉATION

J. HETZEL ET C^{ie}, ÉDITEURS, 18, RUE JACOB

12^{me} année, 1876. — 1^{er} semestre, 1^{er} volume de la 12^{me} année.

23^{me} VOLUME DE LA COLLECTION.



A NOS LECTEURS

MICHEL STROGOFF. — LE PETIT ROI.

L'AMI KIPS, ETC., ETC.

La plupart de nos lecteurs, les plus jeunes surtout, ne peuvent guère voyager que dans et par les livres. M. Jules Verne a pris à tâche de leur faire connaître la terre tout entière. Avec ce guide sûr, infatigable, et si entraînant, il ne sera pas un lieu du globe qui leur reste inconnu. La sûreté géographique des informations de M. Verne est absolue; sur ce point, il vaut tous les traités de géographie. Personne ne sait, ne possède son univers mieux que lui. Cette qualité si rare, ce don spécial du savoir, uni à l'imagination la plus riche, donne à ses fictions un appoint de certitude qu'aucun des conteurs et souvent même des voyageurs ne peut offrir. Ceux de nos lecteurs qui sont en âge de contrôler ses récits ne sauraient avoir aucun doute à cet égard. Après avoir conduit nos abonnés en Amérique, en Afrique, en Océanie, c'est jusqu'au centre de l'Asie qu'à la suite de *Michel Strogoff* il va les faire pénétrer aujourd'hui. Comme nous l'avons dit en annonçant d'abord, sous un autre titre,

Michel Strogoff pour la première fois, ce livre est d'une part un récit très-dramatique en même temps qu'une curieuse peinture des mœurs sibériennes et tartares, et d'autre part un itinéraire exact et minutieux de cette immense route qui va de Moscou à Irkoustk et au lac Baïkal, laquelle se déroulera sous les yeux du lecteur, station par station, bourgade après bourgade, sur un parcours de 5,500 kilomètres.

Sous ce titre : *Le petit Roi*, M. S. Blandy nous retiendra encore en Russie, mais nous montrera la grande famille russe sous un autre aspect. Nous avons à cœur en étendant nos investigations sur les pays étrangers de faire voir à nos enfants, à nos jeunes filles et à nos jeunes gens, la différence de leur éducation avec celle des autres pays. Nous avons déjà adapté à leur usage divers récits empruntés aux littératures étrangères. *Les Contes célèbres de l'Angleterre*, *la Famille Chester*, quelques *Contes ukrainiens*, *le Robinson suisse*, remis au courant de la science, et cette année, dans la Bibliothèque illustrée d'édu-

cation et de récréation, nous leur offrons sous ce titre : *les Patins d'argent*, l'histoire d'une famille hollandaise, que nous ne saurions trop leur recommander. Ces excellents livres deviennent nôtres, grâce aux soins que des plumes exercées prennent, en leur gardant toutes leurs qualités, de leur ôter les défauts qui les rendraient inacceptables pour notre jeune public. C'est grâce à ces adaptations intelligentes que nous avons donné à un certain nombre d'œuvres de Mayne-Reid, que primitivement l'auteur n'avait pas destinées à la jeunesse, une vie nouvelle, un public nouveau, et, nous le croyons, leur public définitif. Nous puiserons encore à l'occasion dans ces trésors trop peu connus jusqu'ici. Un écrivain, devenu maître en ce genre, Th. Bentzon, nous a donné deux œuvres qui viendront bientôt prendre place parmi les meilleurs dans le *Magasin d'éducation* : *Baby Sylvester*, histoire d'un écolier américain, et la *Vie de Dickens* d'après lui-même, plus touchante, plus instructive peut-être qu'aucun de ses romans. La nature humaine est partout la même, mais de la différence des mœurs naît une variété qui sera, nous l'espérons, la bien venue de nos lecteurs.

L'ami Kips est encore un voyage, mais un voyage que chacun peut réaliser sans sortir de sa maison. C'est celui qu'un vieux botaniste très-original et très-passionné pour la science entreprend de faire faire à un de ses jeunes amis à la recherche de ces plantes si dédaignées et si curieuses qu'on peut appeler les *Plantes de la maison* : celles qui poussent à la fois sous nos pieds et sur nos têtes, de la cour à la

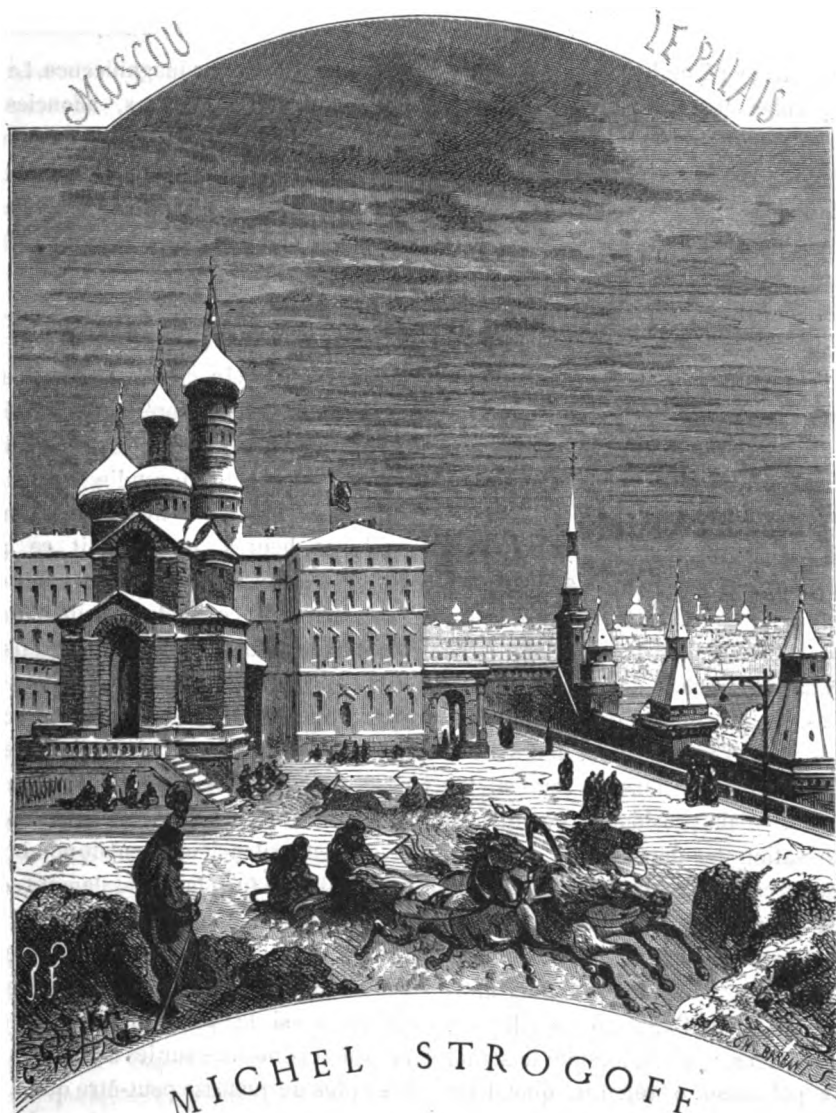
cave, de la cave au grenier. Ce début d'un jeune écrivain doublé d'un jeune savant, M. Georges Aston, fera de l'auteur de *l'ami Kips*, nous l'espérons, un ami pour nos lecteurs de tout âge.

Le crayon vigoureux de M. Férat illustre *Michel Strogoff*. M. Émile Bayard enrichit de ses plus charmants dessins le *petit Roi*. Pour *l'ami Kips*, il fallait un crayon qui pût répondre à la nouveauté même du livre, et nous croyons l'avoir trouvé dans M. Lallemand.

Nous ne nous enfermons jamais du reste dans un programme préconçu. Il faut laisser quelque chose à l'imprévu, mais nous pouvons dire à nos abonnés que nous ne nous sommes jamais trouvés si riches de textes excellents et de dessins remarquables. Nous avons devant nous de quoi fournir une longue carrière. Nous ajouterons à notre programme tout l'inattendu qui naît du moment. Ce qui ne peut pas trouver sa place dans notre *Magasin d'éducation*, nos lecteurs le retrouveront dans la Bibliothèque qui le complète. Comme dessinateurs, pour l'intéressant public du premier âge, MM. Frœlich et Froment, inimitables chacun dans son genre, et dont les petits chefs-d'œuvre sont si goûtés des artistes dans tous les pays ; comme écrivains, MM. Legouvé, Laprade, Jules Sandeau, Stahl, Jean Macé, S. Blandy, Henry Fauquez, Prosper Chazel, F. Dupin Saint-André, Lucien Biart, T. Bentzon et autres, donneront au *Magasin d'éducation*, dans le courant de l'année, tout ce qui leur paraîtra devoir dans leur œuvre générale convenir plus particulièrement à notre public de famille.

J. HETZEL.

N. B. M. JULES VERNE nous prie de prévenir nos lecteurs que *Michel Strogoff* n'est point un roman historique. Les événements qu'il retrace sont du domaine de la fiction. Toute la réalité est dans les lieux parcourus. C'est le voyage de Moscou à Irkoutsk qui est l'objectif réel de son récit. La Russie nouvelle a été trop vite transformée pour qu'un étranger puisse entreprendre de peindre avec une entière vérité aucun personnage ou aucun fait réel contemporain. La Russie actuelle n'est donc pas en jeu dans ce livre.



DE MOSCOU A IRKOUTSK

PAR JULES VERNE

Illustrations par FÉLAT — Gravures par CH. BARBANT

PREMIÈRE PARTIE

CHAPITRE PREMIER.

UNE FÊTE AU PALAIS-NEUF.

« Sire, une nouvelle dépêche.

— D'où vient-elle ?

— De Tomsk.

— Le fil est coupé au delà de cette ville ?

— Il est coupé depuis hier.

— D'heure en heure, général, faites passer un télégramme à Tomsk, et que l'on me tienne au courant.

— Oui, sire, » répondit le général Kissoff.

Ces paroles étaient échangées à deux heures du matin, au moment où la fête, donnée au Palais-Neuf, était dans toute sa magnificence.

Pendant cette soirée, la musique des régiments de Préobrajensky et de Paulowsky n'avait cessé de jouer ses polkas, ses mazurkas, ses scottischs et ses valse, choisies parmi les meilleures du répertoire. Les couples de danseurs et de danseuses se multipliaient à l'infini à travers les splendides salons de ce palais, élevé à quelques pas de la « vieille maison de pierres », où tant de drames terribles s'étaient accomplis autrefois, et dont les échos se réveillèrent, cette nuit-là, pour répercuter des motifs de quadrilles.

Le grand-maréchal de la cour était, d'ailleurs, bien secondé dans ses délicates fonctions. Les grands-ducs et leurs aides de camp, les chambellans de service, les officiers du palais présidaient eux-mêmes à l'organisation des danses. Les grandes-duchesses, couvertes de diamants, les dames d'atour, revêtues de leurs costumes de gala, donnaient vaillamment l'exemple aux femmes des hauts fonctionnaires militaires et civils de l'ancienne « ville aux blanches pierres. » Aussi, lorsque le signal de la « polonaise » retentit, quand les invités de tout rang prirent part à cette promenade cadencée, qui, dans les solennités de ce genre, a toute l'importance d'une danse nationale, le mélange des longues robes étagées de dentelles et des uniformes chamarrés de décorations offrit-il un coup d'œil indescriptible, sous la lumière de cent lustres que décuplait la réverbération des glaces.

Ce fut un éblouissement.

D'ailleurs, le grand salon, le plus beau de tous ceux que possède le Palais-Neuf, faisait à ce cortège de hauts personnages et de femmes splendidement parées un

cadre digne de leur magnificence. La riche voûte, avec ses dorures, adoucies déjà sous la patine du temps, était comme étoilée de points lumineux. Les brocards des rideaux et des portières, accidentés de plis superbes, s'empourpraient de tons chauds, qui se cassaient violemment aux angles de la lourde étoffe.

A travers les vitres des vastes baies arrondies en plein cintre, la lumière dont les salons étaient imprégnés, tamisée par une buée légère, se manifestait au dehors comme un reflet d'incendie et tranchait vivement avec la nuit qui, pendant quelques heures, enveloppait ce palais étincelant. Aussi, ce contraste attirait-il l'attention de ceux des invités que les danses ne réclamaient pas. Lorsqu'ils s'arrêtaient aux embrasures des fenêtres, ils pouvaient apercevoir quelques clochers, confusément estompés dans l'ombre, qui profilaient çà et là leurs énormes silhouettes. Au-dessous des balcons sculptés, ils voyaient se promener silencieusement de nombreuses sentinelles, le fusil horizontalement couché sur l'épaule, et dont le casque pointu s'empanachait d'une aigrette de flamme sous l'éclat des feux lancés au dehors. Ils entendaient aussi le pas des patrouilles qui marquait la mesure sur les dalles de pierre, avec plus de justesse peut-être que le pied des danseurs sur le parquet des salons. De temps en temps, le cri des factionnaires se répétait de poste en poste, et, parfois, un appel de trompette, se mêlant aux accords de l'orchestre, jetait ses notes claires au milieu de l'harmonie générale.

Plus bas encore, devant la façade, des masses sombres se détachaient sur les grands cônes de lumière que projetaient les fenêtres du Palais-Neuf. C'étaient des bateaux qui descendaient le cours d'une rivière, dont les eaux, piquées par la lueur vacillante de quelques fanaux, baignaient les premières assises des terrasses.

Le principal personnage du bal, celui qui donnait cette fête, et auquel le général Kissoff avait attribué une qualification réservée aux souverains, était simplement vêtu d'un uniforme d'officier des chasseurs de la garde. Ce n'était point affectation de sa part, mais habitude d'un homme peu sensible aux recherches de l'apparat. Sa tenue contrastait donc avec les costumes superbes qui se mélangeaient autour de lui, et c'est même ainsi qu'il se montrait, la plupart du temps, au milieu de son escorte de Géorgiens, de Cosaques, de Leshgiens, éblouissants escadrons, splendidement revêtus des brillants uniformes du Caucase.

Ce personnage, haut de taille, l'air affable, la physionomie calme, le front soucieux cependant, allait d'un groupe à l'autre, mais il parlait peu, et même il ne semblait prêter qu'une vague attention soit aux propos joyeux des jeunes invités, soit aux paroles plus graves des hauts fonctionnaires ou des membres du corps diplomatique qui représentaient près de lui les principaux États de l'Europe. Deux ou trois de ces perspicaces hommes politiques — physionomistes par état — avaient bien cru observer sur le visage de leur hôte quelque symptôme d'inquiétude, dont la cause leur échappait, mais pas un seul ne se fût permis de l'interroger à ce sujet. En tout cas, l'intention de l'officier des chasseurs de la garde était, à n'en pas douter, que ses secrètes préoccupations ne troublassent cette fête en aucune façon, et comme il était un de ces rares souverains auxquels presque tout un monde s'est habitué à obéir, même en pensée, les plaisirs du bal ne se ralentirent pas un instant.

Cependant le général Kissoff attendait que l'officier auquel il venait de communiquer la dépêche expédiée de Tomsk lui donnât l'ordre de se retirer, mais celui-ci restait

silencieux. Il avait pris le télégramme, il l'avait lu, et son front s'assombrissait d'avantage. Sa main se porta même involontairement à la garde de son épée et remonta vers ses yeux, qu'elle voila un instant. On eût dit que l'éclat des lumières le blessait, et qu'il recherchait l'obscurité pour mieux voir en lui-même.

« Ainsi, reprit-il, après avoir conduit le général Kissoff dans l'embrasure d'une fenêtre, depuis hier nous sommes sans communication avec le grand-duc ? »

— Sans communication, sire, et il est à craindre que les dépêches ne puissent bientôt plus passer la frontière sibérienne.

— Mais les troupes des provinces de l'Amour et d'Irkoutsk, ainsi que celles de la Transbaikalie, ont reçu l'ordre de marcher immédiatement sur Irkoutsk ?

— Cet ordre a été donné par le dernier télégramme que nous avons pu faire parvenir au delà du lac Baikal.

— Quant aux gouvernements de l'Yeniseïk, d'Omsk, de Sémipalatinsk, de Tobolsk, nous sommes toujours en communication directe avec eux depuis le début de l'invasion ?

— Oui, sire, nos dépêches leur parviennent, et nous avons la certitude, à l'heure qu'il est, que les Tartares ne se sont pas avancés au delà de l'Irtyche et de l'Obi.

— Et du traître Ivan Ogareff, on n'a aucune nouvelle ?

— Aucune, répondit le général Kissoff. Le directeur de la police ne saurait affirmer s'il a passé ou non la frontière.

— Que son signalement soit immédiatement envoyé à Nijni-Novgorod, à Perm, à Ekaterinenbourg, à Kassimow, à Tioumen, à Ichim, à Omsk, à Élamsk, à Kolivan, à Tomsk, à tous les postes télégraphiques avec lesquels le fil correspond encore !

— Les ordres de Votre Majesté vont être exécutés à l'instant, répondit le général Kissoff.

— Silence sur tout ceci ! »

Puis, ayant fait un signe de respectueuse adhésion, le général, après s'être incliné, se confondit d'abord dans la foule,

et quitta bientôt les salons, sans que son départ eût été remarqué..

Quant à l'officier, il resta rêveur pendant quelques instants, et lorsqu'il revint



se mêler aux divers groupes de militaires et d'hommes politiques qui s'étaient formés sur plusieurs points des salons, son visage avait repris tout le calme dont il s'était un moment départi.

Cependant, le fait grave qui avait motivé ces paroles, rapidement échangées, n'était pas aussi ignoré que l'officier des chas-

seurs de la garde et le général Kissoff pouvaient le croire. On n'en parlait pas officiellement, il est vrai, ni même officieusement, puisque les langues n'étaient pas déliées, mais quelques hauts personnages avaient été informés plus ou moins exactement des événements qui s'accomplissaient au delà de la frontière.

En tout cas, ce qu'ils ne savaient peut-être qu'à peu près, ce dont ils ne s'entretenaient pas, même entre membres du corps diplomatique, deux invités qu'aucun uniforme, aucune décoration ne signalait à cette réception du Palais-Neuf, en causaient à voix basse et paraissaient avoir reçu des informations assez précises.

Comment, par quelle voie, grâce à quel entregent, ces deux simples mortels savaient-ils ce que tant d'autres personnages, et des plus considérables, soupçonnaient à peine? on n'eût pu le dire. Était-ce chez eux don de prescience ou de prévision? Possédaient-ils un sens supplémentaire, qui leur permettait de voir au delà de cet horizon limité auquel est borné tout regard humain? Avaient-ils un flair particulier pour dépister les nouvelles les plus secrètes? Grâce à cette habitude, devenue chez eux une seconde nature, de vivre de l'information et par l'information, leur nature s'était-elle donc transformée? On eût été tenté de l'admettre.

De ces deux hommes, l'un était Anglais, l'autre Français, tous deux grands et maigres, — celui-ci brun comme les méridionaux de la Provence, — celui-là roux comme un gentleman du Lancashire. L'Anglo-Normand, compassé, froid, flegmatique, économe de mouvements et de paroles, semblait ne parler ou gesticuler que sous la détente d'un ressort qui opérait à intervalles réguliers. Au contraire, le Gallo-Romain, vif, pétulant, s'exprimait tout à la fois des lèvres, des yeux, des mains, ayant vingt manières de rendre sa pensée, lorsque son interlocuteur paraissait n'en avoir qu'une seule, immuablement stéréotypée dans son cerveau.

Ces dissemblances physiques eussent facilement frappé le moins observateur des hommes; mais un physionomiste, en regardant d'un peu près ces deux étrangers, aurait nettement déterminé le contraste

physiologique qui les caractérisait, en disant que si le Français était « tout yeux », l'Anglais était « tout oreilles ».

En effet, l'appareil optique de l'un avait été singulièrement perfectionné par l'usage. La sensibilité de sa rétine devait être aussi instantanée que celle de ces prestidigitateurs, qui reconnaissent une carte rien que dans un mouvement rapide de coupe, ou seulement à la disposition d'un tarot inaperçu de tout autre. Ce Français possédait donc au plus haut degré ce que l'on appelait « la mémoire de l'œil ».

L'Anglais, au contraire, paraissait spécialement organisé pour écouter et pour entendre. Lorsque son appareil auditif avait été frappé du son d'une voix, il ne pouvait plus l'oublier, et dans dix ans, dans vingt ans, il l'eût reconnue entre mille. Ses oreilles n'avaient certainement pas la possibilité de se mouvoir comme celles des animaux qui sont pourvus de grands pavillons auditifs; mais, puisque les savants ont constaté que les oreilles humaines ne sont « qu'à peu près » immobiles, on aurait eu le droit d'affirmer que celles du susdit Anglais, se dressant, se tordant, s'obliquant, cherchaient à percevoir les sons d'une façon quelque peu apparente pour le naturaliste.

Il convient de faire observer que cette perfection de la vue et de l'ouïe chez ces deux hommes les servait merveilleusement dans leur métier, car l'Anglais était un correspondant du *Daily Telegraph*, et le Français, un correspondant du... De quel journal ou de quels journaux, il ne le disait pas, et lorsqu'on le lui demandait, il répondait plaisamment qu'il correspondait avec « sa cousine Madeleine ». Au fond, ce Français, sous son apparence légère, était très-perspicace et très-fin. Tout en parlant un peu à tort et à travers, peut-être pour mieux cacher son désir d'apprendre, il ne se livrait jamais. Sa

loquacité même lui servait à se taire, et peut-être était-il plus serré, plus discret que son confrère du *Daily Telegraph*.

Et si tous deux assistaient à cette fête, donnée au Palais-Neuf dans la nuit du 15 au 16 juillet, c'était en qualité de journalistes, et pour la plus grande édification de leurs lecteurs.

Il va sans dire que ces deux hommes étaient passionnés pour leur mission en ce monde, qu'ils aimaient à se lancer comme des furets sur la piste des nouvelles les plus inattendues, que rien ne les effrayait ni ne les rebutait pour réussir, qu'ils possédaient l'imperturbable sang-froid et la réelle bravoure des gens du métier. Vrais jockeys de ce steeple-chase, de cette chasse à l'information, ils enjambaient les haies, ils franchissaient les rivières, ils sautaient les banquettes avec l'ardeur incomparable de ces coureurs pur sang, qui veulent arriver « bons premiers » ou mourir !

D'ailleurs, leurs journaux ne leur ménageaient pas l'argent, — le plus sûr, le plus rapide, le plus parfait élément d'information connu jusqu'à ce jour. Il faut ajouter aussi, et à leur honneur, que ni l'un ni l'autre ne regardaient ni n'écoutaient jamais par-dessus les murs de la vie privée, et qu'ils n'opéraient que lorsque des intérêts politiques ou sociaux étaient en jeu. En un mot, ils faisaient ce qu'on appelle depuis quelques années « le grand reportage politique et militaire ».

Seulement, on verra, en les suivant de près, qu'ils avaient la plupart du temps une singulière façon d'envisager les faits et surtout leurs conséquences, ayant chacun « leur manière à eux » de voir et d'apprécier. Mais enfin, comme ils y allaient bon jeu bon argent, et ne s'éparpnaient en aucune occasion, on aurait eu mauvaise grâce à les en blâmer.

Le correspondant français se nommait Alcide Jolivet. Harry Blount était le nom

du correspondant anglais. Ils venaient de se rencontrer pour la première fois à cette fête du Palais-Neuf, dont ils avaient été chargés de rendre compte dans leur journal. La discordance de leur caractère, jointe à une certaine jalousie de métier, devait les rendre assez peu sympathiques l'un à l'autre. Cependant, ils ne s'évitèrent pas et cherchèrent plutôt à se pressentir réciproquement sur les nouvelles du jour. C'étaient deux chasseurs, après tout, chassant sur le même territoire, dans les mêmes réserves. Ce que l'un manquait pouvait être avantageusement tiré par l'autre, et leur intérêt même voulait qu'ils fussent à portée de se voir et de s'entendre.

Ce soir-là, ils étaient donc tous les deux à l'affût. Il y avait, en effet, quelque chose dans l'air.

« Quand ce ne serait qu'un passage de canards, se disait Alcide Jolivet, ça vaut son coup de fusil ! »

Les deux correspondants furent donc amenés à causer l'un avec l'autre pendant le bal, quelques instants après la sortie du général Kissoff, et ils le firent en se tâtant un peu.

« Vraiment, monsieur, cette petite fête est charmante ! dit d'un air aimable Alcide Jolivet, qui crut devoir entrer en conversation par cette phrase éminemment française.

— J'ai déjà télégraphié : splendide ! répondit froidement Harry Blount, en employant ce mot, spécialement consacré pour exprimer l'admiration quelconque d'un citoyen du Royaume-Uni.

— Cependant, ajouta Alcide Jolivet, j'ai cru devoir marquer en même temps à ma cousine...

— Votre cousine?... répéta Harry Blount d'un ton surpris, en interrompant son confrère.

— Oui, reprit Alcide Jolivet, ma cousine Madeleine... C'est avec elle que je corres-

ponds. Elle aime à être informée vite et bien, ma cousine !... J'ai donc cru devoir lui marquer que, pendant cette fête, une sorte de nuage avait semblé obscurcir le front du souverain.

— Pour moi, il m'a paru rayonnant, répondit Harry Blount, qui voulait peut-être dissimuler sa pensée à ce sujet.

— Et, naturellement, vous l'avez fait « rayonner » dans les colonnes du *Daily Telegraph* !

— Précisément.

— Vous rappelez-vous, monsieur Blount, dit Alcide Jolivet, ce qui s'est passé à Zakret en 1812 ?

— Je me le rappelle comme si j'y avais été, monsieur, répondit le correspondant anglais.

— Alors, reprit Alcide Jolivet, vous savez qu'au milieu d'une fête donnée en son honneur, on annonça à l'empereur Alexandre que Napoléon venait de passer le Niémen avec l'avant-garde française. Cependant, l'empereur ne quitta pas la fête et, malgré l'extrême gravité d'une nouvelle qui pouvait lui coûter l'empire, il ne laissa pas percer plus d'inquiétude...

— Que ne vient d'en montrer notre hôte, lorsque le général Kissoff lui a appris que les fils télégraphiques venaient d'être coupés entre la frontière et le gouvernement d'Irkoutsk.

— Ah ! vous connaissez ce détail ?

— Je le connais.

— Quant à moi, il me serait difficile de l'ignorer, puisque mon dernier télégramme est allé jusqu'à Oudinsk, fit observer Alcide Jolivet avec une certaine satisfaction.

— Et le mien jusqu'à Krasnoïarsk seulement, répondit Harry Blount d'un ton non moins satisfait.

— Alors vous savez aussi que des ordres ont été envoyés aux troupes de Nikolaevsk ?

— Oui, monsieur, en même temps qu'on télégraphiait aux Cosaques du gouvernement de Tobolsk de se concentrer.

— Rien n'est plus vrai, monsieur Blount, ces mesures m'étaient également connues, et croyez bien que mon aimable cousine en saura dès demain quelque chose !

— Exactement comme le sauront, eux aussi, les lecteurs du *Daily Telegraph*, monsieur Jolivet.

— Voilà ! Quand on voit tout ce qui se passe !...

— Et quand on écoute tout ce qui se dit !...

— Une intéressante campagne à suivre, monsieur Blount.

— Je la suivrai, monsieur Jolivet.

— Alors, il est possible que nous nous retrouvions sur un terrain moins sûr peut-être que le parquet de ce salon !

— Moins sûr, oui, mais...

— Mais aussi moins glissant ! » répondit Alcide Jolivet, qui retint son collègue, au moment où celui-ci allait perdre l'équilibre en se reculant.

Et, là-dessus, les deux correspondants se séparèrent, assez contents, en somme, de savoir que l'un n'avait pas distancé l'autre. En effet, ils étaient à deux de jeu.

En ce moment, les portes des salles contiguës au grand salon furent ouvertes. Là se dressaient plusieurs vastes tables merveilleusement servies et chargées à profusion de porcelaines précieuses et de vaisselle d'or. Sur la table centrale, réservée aux princes, aux princesses et aux membres du corps diplomatique, étincelait un surtout d'un prix inestimable, venu des fabriques de Londres, et autour de ce chef-d'œuvre d'orfèvrerie miroitaient, sous le feu des lustres, les mille pièces du plus admirable service qui fût jamais sorti des manufactures de Sèvres.

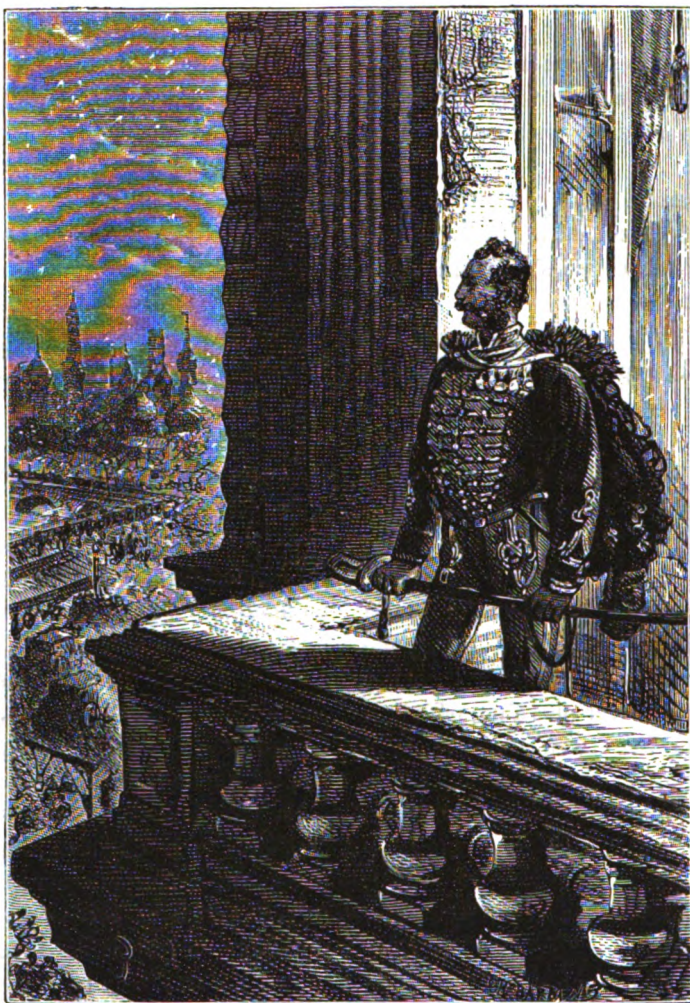
Les invités du Palais-Neuf commencèrent alors à se diriger vers les salles du souper.

A cet instant, le général Kissoff, qui venait de rentrer, s'approcha rapidement de l'officier des chasseurs de la garde.

« Eh bien ? lui demanda vivement

celui-ci, ainsi qu'il avait fait la première fois.

— Les télégrammes ne passent plus Tomsch, sire.



— Un courrier à l'instant ! »

L'officier quitta le grand salon et entra dans une vaste pièce y attendant. C'était un cabinet de travail, très-simplement meublé en vieux chêne, et situé à l'angle du Palais-Neuf. Quelques tableaux, entre autres plusieurs toiles signées d'Horace Vernet, étaient suspendus au mur.

L'officier ouvrit vivement la fenêtre comme si l'oxygène eût manqué à ses poumons, et il vint respirer, sur un large balcon, cet air pur que distillait une belle nuit de juillet.

Sous ses yeux, baignés par les rayons lunaires, s'arrondissait une enceinte fortifiée, dans laquelle s'élevaient deux cathé-

drales, trois palais et un arsenal. Autour de cette enceinte se dessinaient trois villes distinctes : Kitaï-Gorod, Beloï-Gorod, Zemlianoï-Gorod, immenses quartiers européens, tartares ou chinois, que dominaient les tours, les clochers, les minarets, les coupoles de trois cents églises, aux dômes verts, surmontés de croix d'argent. Une petite rivière, au cours sinueux, réverbérait çà et là les rayons de la lune. Tout cet ensemble formait une curieuse mosaïque de maisons diversement colo-

rées, qui s'enchaînait dans un vaste cadre de dix lieues.

Cette rivière, c'était la Moskowa ; cette ville, c'était Moscou ; cette enceinte fortifiée, c'était le Kremlin, et l'officier des chasseurs de la garde, qui, les bras croisés, le front songeur, écoutait vaguement le bruit jeté par le Palais-Neuf sur la vieille cité moscovite, c'était le czar.

JULES VERNE.

La suite prochainement.

(Reproduction et traduction interdites.)

LA DISTRACTION

ET SAINT BERNARD

Dans un de ces voyages apostoliques que saint Bernard faisait toujours à cheval, il fit la rencontre d'un voyageur qui suivait à pied la même route que lui. Ils cheminèrent longtemps ensemble sans se parler, le voyageur se contentant d'admirer, en silence, et avec un air d'envie qu'il ne prenait pas la peine de cacher, le cheval que montait saint Bernard.

Puis, tout à coup, et comme n'y pouvant plus tenir, il s'écria :

« Quel cheval vous montez là, monsieur le cavalier, et comme il est bien harnaché ; voudriez-vous le vendre ? »

— Non, répondit saint Bernard, il est le fidèle compagnon de mes courses les plus lointaines, je ne songe pas à m'en séparer. »

La conversation n'en resta pas là, et on en vint à parler de choses et d'autres.

Saint Bernard, qui avait un grand fond d'humilité et qui s'accusait volontiers du mal qu'il faisait, même involontairement,

raconta au voyageur qu'il avait un grand défaut dont il ne pouvait se corriger : c'était d'avoir d'invincibles distractions dans ses prières ; il demandait toujours à Dieu de permettre qu'il pût laisser ses distractions en dehors du temple où il entraient pour le prier, quitte à les reprendre en sortant, mais Dieu ne l'exauçait pas. Le voyageur, qui ne manquait pas d'assurance, l'interrompit et lui dit :

« Eh bien, moi, je n'ai jamais de distractions en priant, et je défie qu'on me prenne en défaut à ce sujet. »

— Êtes-vous bien sûr de ce que vous avancez là ? lui demanda saint Bernard avec un sourire d'incrédulité. Voulez-vous que nous fassions un pari et que mon cheval, que vous semblez admirer, soit l'enjeu de ce pari ?

— Tôte là, j'y consens, dit le voyageur.

— Je parie donc, dit saint Bernard, qu'avant d'avoir fini votre *Pater noster*,

que vous allez dire à haute voix, vous aurez une distraction. Commencez-le. »

Le voyageur commença la prière avec une assurance qui semblait prouver qu'il se croyait déjà possesseur d'une si belle belle bête :

« Pater noster, qui es in coelis, sanctificetur nomen tuum, adveniat regnum tuum. Fiat voluntas tua sicut in coelo et in

terra. Panem nostrum quotidianum da nobis hodie... » (S'interrompant et se tournant vers saint Bernard :))

« Monsieur le cavalier, est-ce que j'aurai la bride avec?... »

L'orgueilleux était puni et saint Bernard garda son cheval.

St.

LE PETIT FRANÇOIS ET LA MAMAN POULE

DESSINS PAR FROMENT



I.

Le petit François veut faire comme sa maman. Il se trouve bien assez grand pour aller tout seul donner à manger aux poules. La maman poule veut becqueter d'abord dans son tablier, pour goûter si c'est de bon grain que le petit François apporte à ses poussins. D'abord, François veut bien la

laisser faire, mais elle a un bec très-pointu, la maman poule, elle n'y met pas de discrétion, et d'un coup trop fort de son bec, elle a piqué le bras et a crevé le tablier de François. « Il n'y a plus de grain », lui dit le petit François très-fâché, « allez-vous-en, madame la poule ! »

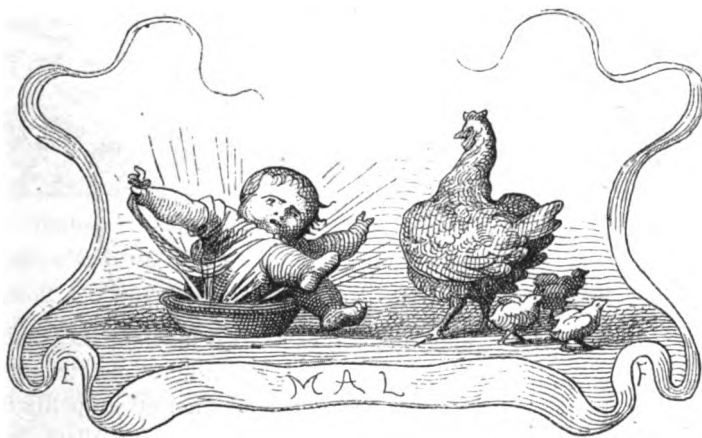


II.

Ça ne fait pas du tout l'affaire de madame la poule, qui sent bien qu'il y a encore beaucoup de grain, et de très-bon, dans le tablier. Elle se dresse sur la pointe des ergots pour aller chercher jusqu'au

fond du tablier le dîner de ses poussins.

Comme elle est grande ! François a beaucoup de courage, mais il a un peu peur et recule sans regarder derrière lui, ce qui est toujours une imprudence.



III.

Or, derrière lui, il y avait une grande terrine pleine d'eau, et, paf ! le petit François tombe dans la terrine. La poule est si étonnée qu'elle ne pense plus au grain,

et ses poussins prennent la fuite. Si le petit François a un rhume de cerveau, quoiqu'il ne soit pas tombé sur la figure, cela n'étonnera personne.



IV.

Un rhume, c'est une leçon comme une autre ; trop heureux quand cette leçon profite à ceux qui l'ont méritée. Le petit François en a eu un, et même un gros, mais il est guéri et de son rhume et aussi de l'idée de croire que les tout petits garçons ne risquent rien à vouloir faire tout seuls ce qu'il ne faut faire, quand on est si petit,

qu'avec sa maman. Le petit François, guéri, se contente maintenant d'accompagner sa maman et ses petits frères et ses petites sœurs quand elle porte à manger à madame la poule. C'est toujours bien amusant, et, avec la maman, il n'y a de danger pour personne, pas même pour ce poltron de Minet qui n'ose pas avancer.

P.-J. STAHL.

FIN.

LES AIGUILLES ET LE DÉ

D'UNE PARESSEUSE

Il y avait une fois un joli petit panier à ouvrage. Dans ce panier il y avait un petit mouchoir à moitié ourlé. Au mouchoir pendait un long brin de fil. Au brin de fil tenait une aiguille.

Et cette aiguille n'était pas contente du tout.

Et comme dans ce temps-là les aiguilles parlaient, celle-ci disait de sa petite voix pointue :

« Ah ! que je suis fatiguée de coudre si mal ! Comme il est désagréable de traverser l'étoffe si lentement qu'on ne sait pas si on arrivera jamais de l'autre côté ! de faire des points qui n'en finissent plus ! d'être piquée tout de travers, et de retourner en arrière quand on a envie d'aller en avant ! Et c'est votre faute, mauvais petit dé d'acier ! »

Le dé répondit d'une voix douce :

« Je vous assure, ma chère aiguille, que je n'y suis pour rien. »

L'aiguille repartit : « Quand je travaillais avec mon vieil ami le dé d'argent, les choses ne se passaient pas ainsi. Nous étions toujours d'accord, et l'ouvrage avançait, c'était un vrai plaisir. Mais vous, maladroit, voyez comme vous m'avez courbée. Je ne guérirai jamais de cette entorse-là. »

Et l'aiguille exaspérée voulut piquer le petit dé.

Mais les dés ont la peau dure. Le petit dé d'acier ne se fâcha pas — il roula seulement un peu plus loin et répondit :

« Moi aussi, je me souviens du temps où je travaillais vite et bien, en compagnie de bonnes et aimables aiguilles qui n'auraient jamais pensé à me faire une que-

relle semblable. Que de jolies choses nous faisons ! des robes de poupées charmantes, puis des pelotes, des ménagères pour les grand'mamans et les tantes. C'était le bon temps. Mais à présent tout va mal. Et à qui la faute ? Je n'en sais rien.

— Je crois aussi que c'est à vous qu'il faut s'en prendre, dit une grosse aiguille à tapisserie, piquée à un morceau de canevass où se voyaient des points irréguliers et des embrouillages de laine. Jamais je n'ai fait autant de mauvaise besogne qu'avec vous. »

En se voyant ainsi attaqué par une nouvelle ennemie, le petit dé, malgré la rondeur de son caractère, se fâcha et voulut rouler sur l'aiguille à tapisserie.

Mais il s'arrêta tout net en entendant quatre voix aiguës qui sortaient toutes à la fois d'un petit bas commencé :

« Nous aussi, nous sommes mal menées, et pourtant aucun dé ne se mêle de nos affaires, » disaient les aiguilles à tricoter.

Et les plaintes et les accusations allaient leur train, et les aiguilles se trémoussaient, et le dé roulait çà et là dans la plus vive agitation.

Le petit panier ne savait que devenir avec tout ce vacarme.

Enfin une voix plus grosse domina le tumulte. C'était une paire de grands ciseaux qui se trouvaient par mégarde dans le petit panier.

« Allons, allons, mesdames les aiguilles, ne soyez pas si piquantes. Et vous, monsieur le dé, reprenez votre bonne humeur habituelle. Je vais vous expliquer toute l'affaire. »

« Ce n'était pas le dé d'argent qui vous faisait bien travailler, mademoiselle la petite aiguille, c'étaient les doigts habiles de ma maîtresse qui vous dirigeaient.

« Et vous, petit dé, vous étiez au service de sa fille aînée, qui promet de devenir aussi habile que sa chère maman.

« Vous, madame la grosse aiguille, vous apparteniez à la bonne tante.

« Et vous, les tricoteuses, vous tricotiez pour le compte de la grand'maman.

« Et à présent vous appartenez tous à mademoiselle Marie, la fille, la sœur, la nièce et la petite-fille de vos anciennes maîtresses. C'est la faute de ses doigts paresseux et maladroits si l'ouvrage est mal fait. Mais, croyez-moi, ayez de la patience et soyez indulgents pour la petite ouvrière. Je suis un vieux serviteur, je

connais le monde et les petites filles, et j'ai vu maintes et maintes fois les paresseuses et les étourdies se corriger de leur paresse et de leur étourderie. »

Après ce beau discours, les ciseaux se turent. Le petit dé et les aiguilles en firent autant, et la paix la plus parfaite régna dans le petit panier.

Mais la conversation avait été écoutée par M^{lle} Marie. Elle fut bien honteuse en entendant les plaintes de ses petits serveurs. Les bonnes paroles des grands ciseaux de sa mère la consolèrent et lui donnèrent du courage. Elle s'appliqua de son mieux, et à quelque temps de là, les aiguilles et le dé ayant tenu un nouveau conciliabule, se déclarèrent parfaitement satisfaits.

F. DUPIN DE SAINT-ANDRÉ.

L'AMI KIPS

VOYAGE D'UN BOTANISTE DANS SA MAISON

Dessins par LALLEMAND.

I.

Tranquillement assis dans un fauteuil, devant le grand bureau, avec une bonne lampe, je classais des plantes étrangères pour l'herbier de mon oncle Horace.

J'avais vaguement entendu sonner huit heures ; mais absorbé par mon travail, je ne savais pas depuis combien de temps.

Je classais, je classais toujours. J'inscrivais, sur des petits carrés de papier blanc, des noms qui m'étaient complètement inconnus ; puis j'adaptais ces étiquettes à des plantes desséchées que je ne connaissais pas davantage.

Pauvre oncle Horace ! Je lui devais bien cela. Encore était-ce peu de chose ce travail de copiste que je faisais pour lui dans les quelques heures de la soirée. Pouvais-je jamais me montrer assez reconnaissant de l'instruction qu'il m'avait donnée ? Sans doute il avait ses systèmes, mon oncle ; il fallait marcher dans sa voie, mais qu'importe le système pourvu qu'il permette à la lumière de passer ?

Je finissais, du reste, par prendre un certain intérêt à cette occupation toute matérielle ; j'aimais à fixer soigneusement

les plantes sur les feuilles de papier jaune, à l'aide de petites bandes gommées ; à voir ensuite ces feuilles s'empiler

les unes sur les autres, se grouper par genre, par famille, pour être rangées dans les grands cartons.



Or, tandis que j'écrivais de ma plus belle ronde l'étiquette suivante :

Gaudichadia cyanaeoides

H. B. et Kunth. récolté près de Chihuahua
(Mexique), par M. Chesnong,
21 août 1874.

je sentis que je n'étais plus seul et que
quelqu'un me regardait.

Je relevai vivement la tête et j'aperçus, de l'autre côté du bureau, mon vieil ami Kips, qui me contemplait sans mot dire.

Les deux coudes appuyés sur le casier de mon bureau, le menton dans ses deux mains, le nez abaissé dans la direction de ma plume, il me regardait. Depuis quand était-il là ? Je ne l'avais pas entendu entrer.

Je m'attendais si peu à le voir en ce moment et il me regardait d'un air si comiquement attristé, que je ne pus m'empêcher de rire.

C'est qu'il est bien bizarre, mon vieil ami Kips !

Son petit corps maigre est complètement enveloppé dans une redingote bleue à boutons d'acier ; ses longs cheveux blancs lui tombent sur les épaules ; on dirait qu'une petite charrue a profondément et régulièrement labouré son front large et bombé.

Ce front est séparé du reste du visage par la ligne presque continue que forment ses sourcils hérissés. Sous cette forêt de poils plantés tout droit, bien au fond, luisent deux petits yeux verts qui regardent avec intelligence ; ils sont séparés par un nez légèrement busqué et long. Au dessous de sa bouche petite et fine, son menton s'abaisse entre les deux pointes de son col droit.

Sa figure exprime la bonté, mais il y a dans sa tournure, dans ses manières, quelque chose d'étrange. Aussi certaines personnes de la maison qu'il habite en même temps que nous disent « *qu'il est un peu fêlé* ».

L'ami Kips, s'il me fait quelquefois rire, sait bien que personne ne l'aime plus que moi. J'ai eu beau devenir grand et le dépasser de toute la tête, je suis toujours pour lui « le petit », le petit Georges, comme autrefois. Souvent, lorsque je travaille la physique ou les mathématiques, il descend de sa mansarde et vient à côté de moi m'aider de ses conseils ou m'encourager par sa présence. Il m'a été plus d'une fois d'un grand secours et m'a aidé souvent à comprendre les leçons de mon oncle quand elles dépassaient ma portée.

Il devait pourtant avoir une raison spéciale pour venir ce soir, car je ne l'avais

jamais vu entrer lorsqu'il me savait occupé à ranger l'herbier de mon oncle.

Ma gaieté ne sembla pas lui plaire beaucoup ; il ne sourit pas comme il le faisait ordinairement.

« Eh bien, me dit-il, et ce classement, cela continue donc toujours ? C'est donc sans fin ? »

— J'en ai peur, monsieur Kips, il arrive chez mon oncle plus de plantes que je n'en puis ranger.

— Ainsi, tu inscris le nom de chaque plante ?

— Oui, monsieur Kips.

— Et après ?

— Je colle l'étiquette sur la feuille.

— Ensuite ?

— Ensuite je la classe d'après l'ordre du Prodre.

— Et puis ?

— Et puis c'est tout, je fais de même pour une autre et ainsi de suite.

— Alors tu n'étudies pas les plantes que tu ranges ?

— Oh ! non, je n'aurais pas le temps. » Il me regarda bien en face.

« Crois-tu, petit, que ce soit là un travail très-intelligent ? »

Il paraissait fébrilement agité et ses petits yeux brillaient plus qu'à l'ordinaire. Je le regardais étonné.

« Cela te surprend, continua-t-il, que je m'intéresse à tes travaux botaniques.

— Écoute, tu vas savoir pourquoi je suis ici ce soir. Ton oncle, avec lequel je ne suis pas d'accord en tout, tant s'en faut, m'avertit, il y a quelques années, qu'il ne me permettrait de te voir qu'à la condition de ne jamais t'entretenir d'histoire naturelle. J'ai bien voulu obéir jusqu'à présent à cette injonction. Alors, c'est peut-être moi que tu n'aurais pas compris ; mais aujourd'hui que tu en sais assez et que tu es un grand garçon, le moment est venu pour moi de t'apprendre que les

plantes ont été une des principales occupations de ma vie. En les observant attentivement, j'ai constaté, j'ai découvert bien des secrets que d'autres n'ont pas aperçus ou n'ont pas voulu apercevoir...

— Comment ! interrompis-je, vous vous occupiez des plantes et vous ne m'en avez jamais parlé ? Pourquoi mon oncle vous l'avait-il défendu ?

— Pourquoi ? C'est bien simple. Il sait que je ne pense pas comme lui sur ces matières ; il a senti que j'aurais dérangé son enseignement par mes objections. Mais aujourd'hui mon tour est venu. Il t'a donné de sa science tout ce qu'il voulait t'en donner, il te l'a dit hier : « Tu as terminé l'étude de l'histoire naturelle. » Terminé ! Voilà bien un mot de savant ! »

Ce mot, paraît-il, exaspérait spécialement l'ami Kips. Il se leva et se mit à arpenter la chambre avec agitation.

« Terminer l'étude de l'histoire naturelle ! » reprit-il en gesticulant et sans s'apercevoir qu'il venait, d'un brusque mouvement, de faire voler sur le plancher plusieurs plantes que je venais d'arranger ; « mais, est-ce qu'on est jamais au bout de la science ? »

Se replaçant alors devant moi, et plongeant de nouveau son regard dans mes yeux :

« Tu crois savoir la botanique ? reprit-il, tu ne connais que des mots et des définitions, c'est la partie de la science la moins importante. Tu as étudié en détail les vieux systèmes imaginés pour distribuer les êtres de la nature en catégories délimitées : ordres, familles, tribus, sous-tribus, genres, etc. Ton oncle aurait fini par te faire croire que la plante que tu ranges en ce moment a poussé tout exprès pour être classée sous le n° 287 du carton n° 14 de son herbier.

Il y a autre chose à étudier que la classification et les noms barbares dont on l'a

remplie. La méthode n'est pas la science, c'est tout au plus l'instrument.

« Non-seulement les végétaux croissent et se développent suivant certaines lois, mais ils sentent, ils souffrent, ils ont leurs instincts et leurs habitudes ; ils vivent, en un mot, et c'est cette *vie des plantes* que tu ne connais pas, et que je voudrais te faire connaître.

« Moi, depuis longtemps, je l'ai suivie dans toutes ses transformations ; je l'ai observée dans les plus intimes détails de ses phénomènes.

« Tu es jeune, tu as l'amour de la science, tu as confiance en moi, et malgré les idées préconçues que t'a données ton pauvre oncle, j'espère que tu me comprendras. »

Tout en parlant, l'ami Kips continuait à me regarder fixement avec ses yeux verts ; je lisais sur son visage une conviction profonde. Je ne comprenais pas tout à fait ce qu'il voulait dire, mais je sentais bien qu'il devait y avoir là pour moi quelque chose de nouveau et de très-intéressant, quelque chose de plus que ce qu'avait pu ou voulu m'apprendre mon oncle.

« Je voudrais bien, dis-je, pouvoir étudier avec vous ; mais il nous faudrait aller hors Paris, et puisque mon oncle...

— Oh ! je sais bien que ton oncle déteste ce qu'il appelle mes utopies ; jamais il ne m'aurait laissé autrefois t'em mener à la campagne ; mais aujourd'hui qu'a-t-il à craindre ? il t'a armé en guerre contre mes idées, tu sauras défendre les siennes. Quel mal verrais-tu à ce que nous fissions nos excursions le matin de très-bonne heure, avant qu'il soit debout ?

— Sans doute, monsieur Kips, mais je me mets au travail avec l'oncle Horace, le matin, dès huit heures. Où prendrais-je le temps d'aller où sont les plantes, hors de Paris, en vraie campagne ?

— Ceci me regarde. Tu t'appartiens jusqu'à huit heures, dis-tu ? C'est bien assez. Lève-toi de bonne heure et ce n'est pas le temps qui nous manquera. D'ailleurs, le genre de voyage que je veux te faire faire n'utilisera pas beaucoup tes souliers.

— La vérité est, lui dis-je, que les jours sont longs dans cette saison ; rien ne sera plus facile pour moi que de me lever à cinq heures, et jusqu'à huit heures je pourrai être en effet à votre disposition quand vous voudrez.

— C'est bien, petit, et si tu veux, pas plus tard que demain, nous commencerons. A cinq heures, je frapperai

trois coups à ta porte et nous partirons.

— Soit, lui dis-je, c'est entendu, mais... »

Et je pensais à mon oncle.

Pour couper court à mes scrupules, il prit son chapeau.

« Au revoir, petit, me dit-il, il se fait tard ; ton oncle va rentrer, je m'en vais. N'oublie pas, demain, de prendre ton manteau. »

Il me serra la main et je vis sa redingote bleue disparaître par la porte qui donne sur l'escalier.

GASTON BONNIER.

La suite prochainement.

MORALE EN ACTION PAR L'HISTOIRE

DÉLICATESSE DE SENTIMENT

La veuve Vendeville est un de ces vieux serviteurs qui honorent non pas seulement leur humble profession, mais l'humanité par la façon dont elles entendent l'accomplissement de leur devoir.

Elle est au service d'un vieux maître depuis trente-six ans. Le vieillard est frappé de paralysie, à Paris en 1870, au commencement du mois de juillet, quelques jours avant l'explosion de la guerre qui a coûté deux de ses plus belles provinces à la France. Le vieillard est un patriote passionné pour la gloire et l'honneur de son pays. Sa vieille domestique, à la vue des désastres qui fondent sur la France, n'a qu'une idée : épargner à son maître le choc des douleurs publiques.

Cloué sur son lit, aux trois quarts sourd, mais encore en possession de son intelligence, ce vieillard, grâce à sa fidèle servante, a traversé le premier et le second

siège, la guerre étrangère et la guerre civile, et il est mort au mois de juillet 1872, sans avoir rien su ni appris de ces événements énormes. Par un prodige de discrétion et de vigilance, avec une délicatesse de sentiment infiniment supérieure à sa condition, la bonne servante s'est donné le contentement d'épargner à son cher infirme les longues angoisses et les plus poignantes des souffrances morales. Un tel fait serait incroyable si deux amis du malade, dont l'un était un musicien bien connu, M. Carafa, de l'Académie des beaux-arts, tous deux de la même Académie, et nos confrères, n'avaient apporté à l'Académie l'autorité de leur témoignage personnel.

L'Académie française, par l'organe de M. Camille Rousset, son rapporteur, a récompensé par un prix Monthyon la veuve Vendeville.

1873.

LE CHATEAU DE MES SONGES

Quand j'étais plus petit que vous,
Je contais déjà mon histoire :
Heureux des songes les plus fous,
Je bâtissais ma tour d'ivoire.

J'entassais travaux sur travaux,
J'atteignais jusqu'au rang suprême...
Mais de tous mes projets nouveaux,
La fin était toujours la même.

Toujours une immense maison,
Un parc immense, à la campagne,
Apparaissaient à l'horizon
De tous mes châteaux en Espagne.

Là, nous vivions tous en commun,
Beaucoup de sœurs, beaucoup de frères;
Le soir, il n'en manquait pas un,
Tantes, petits-cousins, grand'mères;

Tous les amis jusqu'aux derniers,
Mes joueurs de barre et de quille,
Vieilles bonnes, vieux jardiniers...
Tout, jusqu'aux chiens de la famille.

Petits et grands, jeunes et vieux
Avaient santé, gaité parfaites;
Et l'on s'aimait à qui mieux mieux
Dans ce manoir toujours en fêtes.

D'épals buissons, à travers champs,
Formaient sa lointaine ceinture;
Les ennuyeux et les méchants
N'en pouvaient franchir la clôture.

Toutes les saisons à la fois
Se mêlaient dans ce parc étrange;
On y faisait, à chaque mois,
Les foins, la moisson, la vendange.

Toujours des fruits, toujours des fleurs
Au temps de la neige et des bises,
Des fruits de toutes les couleurs,
Des raisins avec des cerises.

Donc, un jardin au fond d'un bois,
Voilà, dans ma longue innocence,

Ce que j'ai rêvé tant de fois...
Peut-être au delà de l'enfance.

Et c'est là, dans ce vieux manoir,
Près du Lignon ou de la Dore,
Que j'aime si fort à vous voir,
Chers enfants, quand je rêve encore.

Or, durant ces songes si beaux,
Dans nos brouillards toujours en cage,
Mes chers petits, mes chers oiseaux,
Nous perchons au cinquième étage !

Et, dans mon maigre testament,
Faisant à chacun part entière,
Chers petits, je ne puis vraiment,
Vous laisser château ni chaumière.

Mais, à défaut de la maison
Qui jamais, hélas ! ne s'achève,
Près de quitter vie et prison,
Amis, je vous lègue mon rêve :

Ce grand manoir sur les sommets
Devant qui tout n'est que mesure,
Où nos cœurs unis à jamais
S'aimeront sans fin ni mesure;

Ce jardin, là-haut, dans le bleu
Fleuri de soleils et d'étoiles,
Où nous verrons tous le bon Dieu
Sans plus de craintes et plus de voiles.

Dans ces murs faits de diamant
Sans que le plancher craque ou tremble;
Nous pourrions éternellement,
Jouer, sauter, courir ensemble.

Nul de nous n'en sortira plus;
Nous aurons de l'air, de l'espace;
Tous nos amis, tous nos élus
Y tiendront à jamais leur place.

Et moi qui, jadis, tout enfant
Ai bâti ces heureux mensonges,
Moi j'aurai, rêveur triomphant,
Trouvé le château de mes songes.

VICTOR DE LAPRADE.

A. M. J. HETZEL

Mon cher ami,

Voici un petit fait géographique que je tiens d'un de nos plus éminents botanistes, professeur au Muséum, que j'ai vérifié sur place avec lui, et qui intéressera, je crois, vos jeunes lecteurs.

Il se trouve sur la côte de Bretagne une contrée nommée la presqu'île du Bourgade-Batz, qui offre une particularité curieuse. C'est le seul pays de la terre où croissent des plantes de toutes les latitudes : les cinq parties du monde y envoient des représentants sous forme d'arbustes et de fleurs ; on y trouve côte à côte des végétaux de la Norvège et du Sénégal. J'ai cueilli dans la campagne, au pied d'un moulin, une petite plante¹ qui, partie d'Afrique où elle atteint un développement considérable, a remonté tout le long de notre littoral de l'Atlantique, en s'amointrissant toujours à mesure qu'elle avançait, et est arrivée enfin, comme par un dernier effort, jusqu'à ce monticule de sable, où elle pousse quelques délicats rameaux et s'arrête ; elle ne va pas au delà, elle ne va pas à l'entour, on ne la trouve qu'au pied de ce moulin, on dirait qu'elle a employé ce qui lui restait de force pour venir prendre place dans cette exposition

générale de toutes les contrées du globe, et fleurir dans ce petit pays de refuge, qui est comme le rendez-vous et l'herbier vivant de la flore universelle.

N'est-ce pas tout à fait caractéristique et charmant ? Quant à moi, ce petit fait m'a plus qu'intéressé, il m'a ému, ému parce qu'il se passe en France, parce qu'il ne se passe qu'en France ; et, depuis nos désastres, tout ce qui est à l'avantage de la France me va au cœur. Je suis bien sûr, mon cher ami, que ce sentiment est le vôtre ; je suis bien sûr que, depuis cinq ans, vous aussi, quand vous parcourez notre chère terre natale, vous la voyez avec d'autres yeux, vous y découvrez des beautés nouvelles. Ce que nous avons perdu de la Patrie nous rend plus cher ce que nous en avons conservé ! Poussez donc vos jeunes lecteurs à cette étude par le voyage, qui leur fera voir de leurs yeux et comme toucher du doigt toutes les merveilles de cette *alma parens*, de ce sol fécond, si ardent à réparer nos pertes, et ainsi la leçon géographique deviendra une leçon d'amour du pays.

E. LECOUVÉ.

1. Elle s'appelle « *Tribulus terrestris*. » Son nom de genre vient de ce que le fruit est couvert de pointes et de chausse-trapes ; son nom d'espèce, de ce que ses tiges sont appliquées sur le sol. Au mois d'août, quelques membres du grand congrès scientifique de Nantes sont venus visiter le *Tribulus terrestris* au pied de son moulin.

LAURA BRIDGMAN

I.

L'asile Perkins de Boston est un refuge ouvert aux aveugles du Massachussets, du Connecticut, du Maine, du Vermont et du New-Hampshire.

Je visitai cet établissement par une belle matinée d'hiver, sous un ciel d'Italie. L'air était si limpide, si brillant, que mes yeux, bien qu'ils ne soient pas des meilleurs,

distinguaient dans leurs moindres détails les habitations les plus éloignées. Comme la plupart des institutions publiques du même genre aux États-Unis, l'asile Perkins est bâti à un ou deux milles de la ville, dans un endroit riant et sain. C'est un bel édifice, spacieux et aéré. Construit sur une hauteur, il domine le port.

Je m'arrêtai un instant sur le seuil pour contempler le spectacle frais et joyeux qui s'épanouissait devant moi. D'étincellants globules jaillissaient à chaque instant à la surface des vagues, comme si le monde d'en bas, à l'exemple de celui d'en haut, voulait apporter à ce débordement de lumière sa part de rayons. Après avoir promené mes regards de voile en voile, imperceptibles points blancs, seuls nuages que je visse flotter sur l'azur calme et profond, je me retournai et aperçus un enfant aveugle dont le regard éteint, fixé sur la mer, semblait avoir l'intuition de la sublime immensité. J'avais comme un regret que tout fût si plein de lumière et j'éprouvai ce désir étrange que l'ombre se fit pour l'amour de lui. Ce caprice ne dura qu'un instant, bien entendu ; mais je fus profondément ému.

Les enfants étaient au travail dans plusieurs salles, sauf quelques-uns dont la tâche était achevée et que l'on avait envoyés jouer. Partout régnaient le bon ordre, la propreté et le confort. Dans chaque classe, les élèves, groupés autour de leur professeur, répondaient avec aisance et intelligence aux questions qui leur étaient adressées, et cela avec un sentiment d'émulation enjouée qui me plut beaucoup. Ceux qui prenaient part à la récréation étaient gais et bruyants, comme le sont tous les écoliers. Il existait entre eux une camaraderie plus tendre, plus élevée qu'on n'en remarque parmi ceux qui ne souffrent d'aucune privation. Je n'en fus pas surpris ; je l'avais prévu. C'est un point du

sublime système de miséricordieux dédommagement que le ciel réserve aux affligés.

Il est on ne peut plus intéressant d'observer la physionomie des aveugles et de voir combien ils se préoccupent peu de cacher ce qui se passe dans leur esprit. Il y a là de quoi faire rougir le clairvoyant du masque qu'il porte. A l'exception d'une ombre d'anxiété qui jamais ne les quitte et que rappelle l'expression de notre visage lorsque nous essayons de marcher dans l'obscurité, chaque pensée, dès qu'elle surgit en eux, se traduit avec la rapidité de l'éclair et la sincérité de la nature. Si les gens du monde, dans une fête, une assemblée, ou à la cour, pouvaient, pendant un instant, devenir aussi inconscients des yeux qui les surveillent que le sont les aveugles, hommes ou femmes, que de secrets on découvrirait ! et combien cette vue, dont la perte nous désole, nous apparaîtrait comme un auxiliaire d'hypocrisie !

Cette pensée me vint en présence d'une petite fille, aveugle, sourde et muette, privée de l'odorat et presque aussi du goût ; devant cette créature belle et jeune, douée de toutes les facultés intimes : l'espérance, la bonté, la tendresse, enfermées dans sa délicate enveloppe, et n'ayant qu'un seul sens extérieur : le toucher. Elle était là, devant moi, comme murée dans un caveau de marbre inexorablement fermé à tout rayon de lumière, à tout bruit ; tendant par quelque fissure ses pauvres petites mains blanches suppliantes, afin qu'une bonne créature lui vint en aide et délivrât son âme immortelle.

Le secours était venu, longtemps avant que je l'eusse rencontrée. Sa figure rayonnait d'intelligence et de plaisir. Ses cheveux nattés de ses propres mains s'enroulaient autour d'une tête où les capacités intellectuelles étaient magnifiquement

accusées, et par la grâce des contours, et par le développement radieux de son front. Sa toilette, arrangée par elle, était un modèle d'élégance et de simplicité. Son tricot était posé près d'elle. Sur son pupitre un cahier était ouvert. Des tristes débris sauvés de ces ruines on avait patiemment formé cet être charmant, tendre, sincère et reconnaissant.

Elle portait, comme les autres pensionnaires, un ruban vert noué sur les paupières. Une poupée, vêtue par elle, gisait à portée de sa main sur le plancher. Je la ramassai et vis que l'enfant avait fixé sur les yeux peints de son jouet un bandeau vert semblable à celui qu'elle portait elle-même.

Assise dans une encoignure formée par le pupitre et les bancs, elle écrivait son journal quotidien. Mais, interrompant brusquement ce travail, elle engagea une conversation animée avec une institutrice assise auprès d'elle. C'était sa favorite. Si elle avait pu voir le visage de sa gentille initiatrice, elle ne l'eût certes pas moins chérie.

Son histoire a été écrite par l'homme qui l'a faite ce qu'elle est. J'en ai extrait quelques fragments. C'est un très-beau et très-touchant récit. Je regrette de ne le pas donner en entier.

II.

Elle se nomme Laura Bridgman. « Elle est née à *Hanover*, dans le *New-Hampshire*. C'était une très-vive et très-jolie enfant, aux yeux bleus et brillants. Elle fut cependant si chétive et si faible jusqu'à l'âge d'un an et demi que ses parents désespéraient de l'élever. Elle était sujette à de cruelles attaques pendant lesquelles sa vie tenait à un fil. Mais, cette première période passée, elle sembla se fortifier; les dangereux symptômes s'affai-

blirent et à vingt et un mois elle était en parfaite santé.

« Elle retomba soudainement malade, et, pendant cinq mois, le mal s'acharna après elle avec une violence extrême. Ses yeux, ses oreilles s'enflammèrent, et bientôt elle perdit et la vue et l'ouïe. Les souffrances de la pauvre enfant n'étaient pas terminées. La fièvre la tortura durant sept semaines; six mois on la garda au lit dans une chambre obscure; un an se passa avant qu'elle pût marcher sans être soutenue. Ce n'est qu'au bout de deux ans qu'elle put rester levée tout le jour. On se rendit compte alors que le sens de l'odorat était à peu près éteint en elle, et qu'il en était conséquemment de même du goût.

« A l'âge de quatre ans seulement, la santé de la pauvre enfant se rétablit. Elle commença alors l'apprentissage de la vie et du monde.

« Mais quelle situation était la sienne ! Autour d'elle, le silence et l'obscurité de la tombe. Pas de sourire maternel évoquant son sourire; pas de voix paternelle dirigeant ses premiers bégaiements. Ses frères et ses sœurs n'étaient que des formes matérielles opposant une résistance à son toucher, mais ne différant du mobilier de la maison que par la chaleur et la faculté de se mouvoir, ne différant même pas en cela et du chien et du chat.

« Mais l'immortel esprit qui avait été mis en elle ne pouvait être ni tué, ni morcelé, ni mutilé, et quoique la plupart de ses points de contact avec le monde eussent été détruits, il n'en commença pas moins à se manifester. Aussitôt que Laura put marcher, elle explora la chambre, puis la maison. Elle se familiarisa avec la forme, la densité, le poids, la chaleur de tous les objets qu'elle pouvait toucher. Elle suivit sa mère allant et venant dans la maison et apprit à reconnaître ses mains

et ses bras. Ses dispositions la portèrent à tout imiter. Elle apprit même un peu à coudre et à tricoter.

« Il n'est pas nécessaire de dire au lecteur que les moyens de communiquer avec elle étaient très, très-limités ; aussi les effets moraux de son misérable état commencèrent-ils bientôt à se manifester. Ceux que ne peut éclairer la raison ne sauraient être guidés que par la force. Cette situation et les grandes privations qu'il lui fallait endurer l'eussent bien vite réduite à une condition pire que celle des bêtes, si un secours inattendu ne lui avait pas été envoyé.

« A cette époque, je fus assez heureux pour entendre parler de l'enfant. Je partis immédiatement pour Hanovre afin de la voir. Je lui trouvai une figure avenante, un tempérament vigoureux, une tête puissante et magnifiquement charpentée. Les parents se décidèrent facilement à la laisser venir à Boston et l'amènèrent à l'institution.

« Elle fut pendant quelque temps très-dépaysée. Au bout de deux ou trois semaines, quand elle eut pris connaissance de sa nouvelle demeure, et se fut un peu familiarisée avec ses nouvelles compagnes, on entreprit de lui apprendre des signes de convention à l'aide desquels elle pût faire échange d'idées.

« Il y avait un choix à faire entre deux moyens : continuer à bâtir un ensemble de signes sur les bases que Laura avait créées ; ou lui enseigner le langage purement conventionnel communément employé, c'est-à-dire faire choix d'un signe distinct pour chaque objet, ou lui donner la connaissance des lettres, afin que par leur combinaison elle pût exprimer l'idée qu'elle se faisait de l'existence, du mode ou des conditions de quelque chose que ce fût. Le premier, facile à mener à bien, me parut insuffisant ; le second, très-diffi-

cile à mettre en pratique, devait donner des résultats très-efficaces. Je résolus donc d'essayer ce dernier.

« Les premières expériences consistèrent à poser sur des objets d'un usage journalier, tels que des couteaux, des fourchettes, des cuillères, des clefs, etc., des étiquettes sur lesquelles ces noms étaient imprimés en relief. Elle palpa chaque chose avec soin, et, naturellement, remarqua bientôt que les contours du mot *cuillère* différaient autant des contours du mot *clef* que la forme de la *cuillère* différait de la forme de la *clef*.

« De semblables petites étiquettes détachées lui furent alors remises. Elle observa leur similitude avec celles qui étaient sur les objets, et prouva qu'elle s'en était rendu compte en posant l'étiquette *clef* sur la clef et l'étiquette *cuillère* sur la cuillère. Elle fut alors encouragée par un signe d'approbation : de petites tapes sur la tête.

« Le même procédé fut alors répété pour tous les objets qu'elle pouvait tenir. Elle apprit très-facilement à placer l'étiquette propre à chacun d'eux, guidée par un seul motif encore : l'amour de l'approbation, mais, en apparence, sans la moindre perception intellectuelle de quelque relation entre les objets.

« Au bout d'un certain temps, on lui donna, au lieu d'étiquettes, des lettres séparées. Elles étaient rangées l'une auprès de l'autre de façon à épeler *livre*, *clef*, etc. Elles furent alors mêlées et un signe lui fit comprendre qu'elle avait à les disposer elle-même de façon à recomposer les mots *livre*, *clef*, etc. ; et elle le fit.

« Les progrès jusque-là s'étaient accomplis machinalement, et le succès obtenu était à peu près aussi grand que si l'on eût enseigné une série de tours à un chien intelligent. La pauvre enfant avait attendu dans un muet étonnement, imitant patient-

ment tout ce que faisait son professeur. Mais la vérité se mit soudainement à luire pour elle ; son intelligence commença à travailler. Elle comprit qu'il s'agissait d'un moyen de représenter toute chose qui était dans sa pensée, afin d'en donner connaissance à une autre intelligence. Une douce expression illumina aussitôt son visage. Ce n'était plus un chien, un perroquet ; c'était une âme avide de saisir une chance nouvelle de s'unir à d'autres âmes ! Je pourrais presque préciser l'instant où l'aurore de cette vérité se leva sur son esprit et projeta sa clarté sur ses traits. Je vis que le grand obstacle était vaincu et que, dorénavant, il ne fallait plus employer que des efforts patients et persévérants, simples et précis.

« Ce résultat, si modeste en apparence, est promptement atteint dans un récit. Il n'en fut pas de même dans la pratique. Que de semaines de tâtonnements que l'on eût pu croire inutiles avant d'en venir là !

« On continua à l'exercer pendant plusieurs semaines afin d'accroître son vocabulaire. Puis on entreprit cette tâche importante de lui apprendre comment représenter les lettres par la position des doigts. Elle y réussit promptement et facilement. Son intelligence venait en aide au professeur et ses progrès furent rapides. C'est un sujet de joie et d'étonnement de voir avec quelle ardeur, avec quelle sûreté elle travaille.

« Si son professeur lui donne un objet nouveau, il le lui laisse examiner d'abord, afin qu'elle se rende compte de l'emploi qu'on en peut faire. Il lui enseigne aussi à en épeler le nom, à l'aide de l'alphabet manuel. L'enfant saisit sa main, touche ses doigts au fur et à mesure qu'ils forment les différentes lettres. Elle penche légèrement la tête comme une personne qui écoute attentivement ; ses lèvres s'entr'ouvrent ; elle semble respirer à peine, et

sa physionomie, anxieuse d'abord, devient souriante et s'éclaire de plus en plus à mesure qu'elle comprend mieux sa leçon.

« Bien qu'elle ne puisse concevoir ni la beauté d'un site, ni l'harmonie des sons, ni la douceur des parfums, elle semble aussi heureuse qu'un oiseau ou un agneau peuvent l'être. L'emploi de ses facultés intellectuelles ou l'acquisition d'une idée nouvelle lui causent un vif plaisir. Elle ne paraît avoir aucun chagrin, et lorsqu'elle joue avec ses compagnes, son rire clair domine tous les autres.

« Elle s'occupe seule pendant de longues heures avec son tricot et sa couture. Si elle n'a pas d'occupation, elle compte sur ses doigts ou épelle le nom des objets qu'elle connaît depuis peu. Elle raisonne, réfléchit, discute. Si elle épelle mal un mot, elle frappe immédiatement ses doigts de la main droite avec ceux de la gauche, comme fait un professeur mécontent. A-t-elle réussi, elle se donne de petites tapes sur la tête et a l'air joyeux.

« J'ai constaté que la nuit, lorsque son sommeil est agité par des rêves, elle exprime ses pensées d'une manière confuse sur ses doigts, de même que nous les murmurons d'une façon incohérente.

Laura a une si forte tendance à tout imiter, qu'on lui voit faire des choses qui doivent être absolument incompréhensibles pour elle. Elle restera, par exemple, assise pendant une demi-heure, un livre ouvert devant ses yeux éteints et remuant les lèvres.

« Elle prétendit un jour que sa poupée était souffrante, voulut la veiller et lui donner des médicaments. Elle la mit soigneusement au lit, une bouteille d'eau chaude à ses pieds, riant tout le temps à se tordre. Quand je rentrai, elle insista pour que je vinsse voir la malade et tâter son pouls. Lorsque j'ordonnai qu'on lui mît un cataplasme sur le dos, elle

s'en amusa au point de crier de plaisir.

« Elle était depuis six mois à l'établissement lorsque sa mère vint la voir. La pauvre femme demeura quelques instants immobile, dévorant des yeux son enfant qui jouait dans la chambre. Laura, l'ayant rencontrée, se mit à tâter ses mains, sa robe, pour deviner qui elle était. N'y parvenant pas, elle se détourna d'elle comme d'une étrangère. Lorsqu'elle vit que sa fille bien-aimée ne la reconnaissait pas, la mère infortunée sentit la douleur l'étouffer.

« Elle donna à Laura un collier de perles que l'enfant portait autrefois. Celle-ci le reconnut immédiatement, le mit avec joie autour de son cou, et me chercha pour me dire qu'elle comprenait d'où venait le bijou.

« La mère, alors, essaya de la caresser; mais Laura la repoussa, lui préférant ses compagnes.

« On lui donna un autre objet venant de la maison. Un intérêt plus vif se peignit sur son visage. Elle examina plus minutieusement la nouvelle venue et me donna à entendre qu'elle avait compris qu'elle arrivait de Hanovre. Elle acceptait ses caresses, mais la quittait avec indifférence au moindre signal. Le désespoir de la mère était navrant à voir. Elle pressa de nouveau sa fille sur son cœur, et cette fois, une idée vague que celle qui la choyait ainsi pouvait bien ne pas être une étrangère sembla traverser l'esprit de Laura. L'enfant tâta anxieusement les mains qui venaient de la caresser. Elle devint très-pâle, puis soudainement rouge. L'espoir et le doute semblaient se livrer en elle un rude combat. Jamais l'anxiété ne se refléta plus vigoureusement sur un visage humain. Dans ce moment d'angoisse suprême, sa mère l'attira près d'elle et l'embrassa passionnément. La vérité fit alors irruption dans le cœur de l'enfant;

les sentiments douloureux s'effacèrent sur son visage, et c'est avec un élan passionné qu'elle se blottit dans le sein de sa mère et s'abandonna à ses ardentes caresses.

« Elle dédaigna après cela les colliers et les jouets qu'on voulut lui offrir. Ses camarades, pour lesquelles elle quittait joyeusement, l'étrangère quelques instants auparavant, essayèrent inutilement de l'attirer. Quoiqu'elle se soumit avec la même obéissance à mon appel, il était évident qu'elle le faisait avec une douloureuse répugnance. Elle se tenait tout près de moi, comme dépaysée et craintive, et lorsque je la ramena à sa mère, elle se pendait à ses bras et se réfugiait auprès d'elle avec une joie extrême.

« Quand le moment de la séparation fut venu, elle accompagna M^{me} Bridgman jusqu'à la porte, la serrant de près tout le long du chemin. Sur le seuil elle s'arrêta, anxieuse de savoir qui était auprès d'elle. Lorsqu'elle eut reconnu sa gardienne préférée, elle se cramponna d'une main, tandis que de l'autre elle retenait convulsivement sa mère. Elle resta ainsi pendant quelques instants.

« Puis elle lâcha la main de la voyageuse, mit son mouchoir sur ses yeux et, s'étant éloignée, tomba en sanglotant dans mes bras. »

III.

Le bienfaiteur de Laura Bridgman se nomme le Dr Howe. Après avoir lu les quelques passages qui précèdent, personne ne prononcera ce nom avec indifférence. Le digne professeur cherche maintenant le mode de communication qui lui permettra de donner à la pauvre déshéritée une idée équivalente à celle du Dieu créateur de cet univers dans lequel, malgré le silence et l'obscurité qui l'envi-

ronnent, elle a goûté de si doux plaisirs, de si profondes joies.

Comme je me levais pour partir, une gentille enfant, fille de l'un des serviteurs de la maison, se précipita en courant dans la chambre, en quête de son père. Cette petite aux yeux clairs dans ce troupeau sans regards m'impressionna presque aussi douloureusement que l'avait fait

deux heures auparavant le jeune aveugle sous le porche.

Ah ! combien le spectacle que je revis au dehors me parut plus brillant ! combien l'azur me sembla plus limpide, bien que rien n'eût changé lorsque je leur opposai le souvenir de tant de jeunes existences vouées éternellement à l'obscurité.

CHARLES DICKENS.

(Extrait de ses notes sur l'Amérique, par W. SPARK.)

LE PETIT ROI

PAR S. BLANDY

Illustrations par ÉMILE BAYARD. — Gravures par MÉAULLE.



CHAPITRE PREMIER.

JOUR DE FÊTE, JOUR DE DEUIL. — LES PROPOS DES BOUGIES.

Le jour de l'Épiphanie est une belle fête dans tous les pays chrétiens ; mais nulle part on ne le célèbre d'une façon aussi pittoresque qu'en Russie, où le cli-

mat et les rites de l'Église nationale donnent une grande originalité aux cérémonies religieuses.

Dans les grandes villes, les pompes du

culte s'accroissent du prestige de l'immense cortège de toutes les autorités civiles et militaires en costumes de cérémonies; mais plus simple dans les petits villages, la célébration de cette solennité y garde peut-être plus de caractère.

Il y a bientôt vingt ans, le petit village de la Mouldaïa, situé dans le gouvernement de Moscou, s'appêtait dès le grand matin pour cette fête, si aimée des mougiks (paysans russes). Pendant que le pope entraînait à l'église pour y commencer l'office du jour et réunir la procession, la foule des jeunes hommes descendait vers l'étang glacé.

Ils étaient tous en habits de fête; mais leurs vêtements étaient couverts d'un manteau de peau de mouton d'un blanc éclatant, car le froid était aigre : vingt-cinq degrés environ au-dessous de zéro; aussi gardaient-ils, enfoncés jusqu'aux yeux, leurs bonnets de fourrure, au côté droit duquel pendait le ruban rouge des jours de fête. La plupart portaient un fusil chargé en bandoulière, et contre l'habitude des Russes, qui dépensent en beaucoup de paroles la gaieté que leur causent les réunions nombreuses, ils causaient entre eux paisiblement comme des gens auxquels leur piété avait défendu toute surexcitation et imposé de rester à jeun jusqu'après la cérémonie.

« Notre père Pavel Stepanowitch viendra-t-il à la fête? J'ai vu son traîneau à l'entrée de la maison seigneuriale? demanda l'un d'eux à un surveillant isolé, qu'à son manteau à collet de peau de loup il était facile de reconnaître pour un valet.

— Oui, frère Semmenek, le seigneur viendra assister à la bénédiction de l'eau, et pourtant la maison seigneuriale est toute en rumeur. La jeune maltresse est malade; il y a là deux, trois médecins de Moscou.

— Raison de plus pour que Pavel Ste-

panowitch vienne recevoir sa part de bénédiction, dit un vieillard à grande barbe blanche et à joues rosées. C'est un digne seigneur qui nous traite tous comme ses enfants. Que Dieu le protège et lui donne bientôt un fils qui lui ressemble. Mais... est-ce que mes yeux me trompent, frères? N'est-ce pas déjà la procession qui descend de la colline?

— Ce sont les jeunes filles, dit Semmenek. Le fait est qu'on pourrait s'y tromper, soit dit sans irrévérence, car elles sont habillées d'autant de couleurs que les bannières de la procession. Voilà Loubova avec une jupe de cachemire bleu de ciel et des galons d'argent dessus, Dieu me pardonne! Havdocha en robe rouge toute neuve, et des rubans plein leurs tresses tombantes, et des fleurs artificielles sur la tête. On dirait un bouquet du mois de juin. Allons plus vite qu'elles, frères, si nous voulons être des premiers à l'étang. »

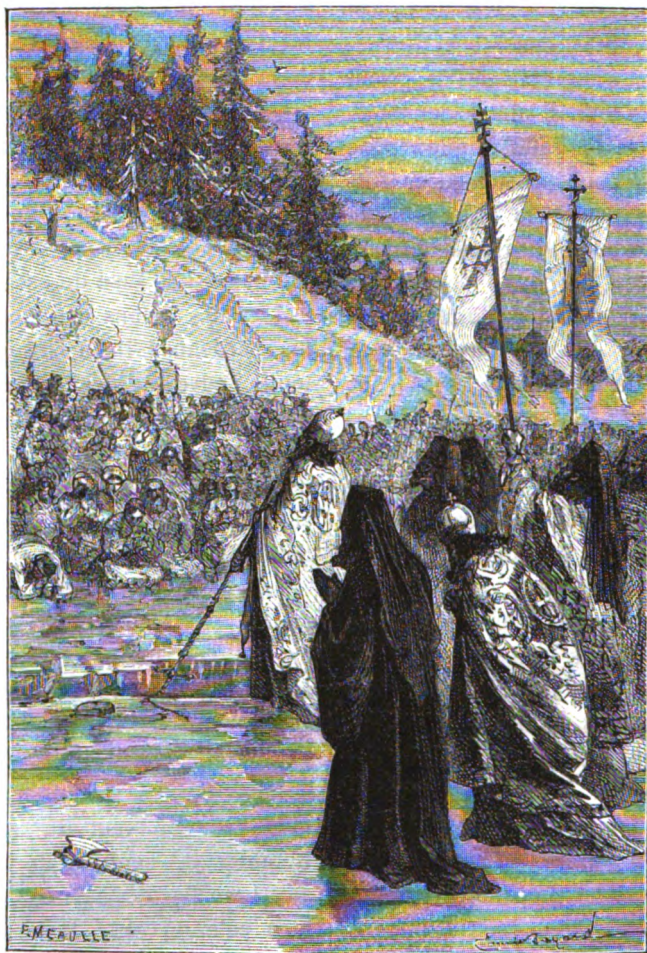
La troupe hâta le pas, s'acheminant vers l'étang au milieu duquel, sur la glace épaisse d'un mètre et demi, s'élevait un autel de glace orné de croix grecques dessinées avec goût par les mougiks.

Le temps était clair; de petits nuages, orangés par un soleil oblique et cardés menu par un vent du nord qui faisait trembler les aiguilles de givre pendues aux branches des sapins, pommelaient le bleu pâle du ciel; la campagne, toute blanche, s'irisait de teintes azurées dans les plis de terrain ouatés de neige immaculée; on n'y entendait aucun bruit que celui des pas des mougiks qui criaient sur le sentier en foulant la poussière solide, presque métallique de la neige déjà battue. — Aussi, dès que la procession sortit de l'église, avant même de voir la première des bannières brodées, avant d'apercevoir le pope revêtu de sa longue robe vert-d'eau des cérémonies, les mou-

giks entendirent la psalmodie des officiants.

La procession se déroula lente et majestueuse, et l'assertion du valet de la

maison seigneuriale fut justifiée, car à peine le pope était-il arrivé devant l'autel de glace que le grincement d'un traîneau se fit entendre, et le comte Pavel Stepa-



nowitch Alénitsine vint s'agenouiller au dernier rang de la foule des mougiks sans vouloir souffrir qu'un seul d'entre eux se dérangeât pour lui faire une place plus en rapport avec son rang.

Après la prière, le pope se tourna vers l'assistance, et, élevant la main, il fit un signe attendu par une dizaine de mougiks

des plus robustes; — armés de haches, ceux-ci fendirent la glace aux places désignées autour de l'autel par les dessins déjà un peu creusés des croix. Sous le fer des instruments, la glace criait, s'effritait, mais en quelques minutes, le rideau cristallin fut rompu, et par l'ouverture faite, l'on put apercevoir l'eau limpide de l'étang.

Le pope s'avança alors, le crucifix en main, et le plongea trois fois dans le trou béant pour bénir l'élément liquide. A la troisième, tous les assistants élevèrent des cierges allumés, une décharge de coups de fusil se fit entendre et arracha quelques petits cris à la partie féminine de l'assistance.

La cérémonie religieuse était terminée, car le pope reprenait le chemin de l'église avec son cortège ; mais au lieu de se quereller comme d'habitude à qui plongerait des premiers ses mains et son visage dans l'eau des trous consacrés, afin de s'assurer une bonne santé pour le reste de l'année, les mougijs, hommes et femmes, restèrent quelque temps préoccupés d'un événement qui s'était passé à la fin de la cérémonie.

Un second traîneau lancé à fond de train était venu chercher le comte Alénitsine, qui était reparti rapidement, conduisant lui-même, et laissant sur l'étang le valet qui était venu le trouver. En un instant, celui-ci fut entouré.

« Qu'y a-t-il donc ? lui demanda-t-on de toutes parts.

— Joie et tristesse ! répondit-il en secouant la tête. Notre jeune maîtresse se meurt et il nous est né un beau garçon ! Quand je pense que le pope va trouver un Alénitsine nouveau-né à bénir quand il viendra tout à l'heure faire les prières dans toutes les chambres de la maison seigneuriale, j'ai le cœur tout joyeux ; quand je me dis qu'il y viendra peut-être à temps pour dire les prières des agonisants sur ma jeune maîtresse, j'ai peine à me retenir de pleurer.

— Elle était malade depuis longtemps, la chère âme ! dit une vieille femme ; oui, depuis la perte de ses autres enfants. Ces petits êtres, quand ils meurent, nous attirent après eux dans la terre. Mais qui donc va nourrir le nouveau-né ?

— Oh ! dit le valet, ne savez-vous pas ? Prascovia Stepanovna a déjà fait appeler à la maison seigneuriale toutes les jeunes mères dont les enfants ont cinq ou six mois. Il y a Marva, Hulana, Vera et Martochka et d'autres encore que les médecins choisiront ; celle que l'enfant trouvera à son gré sera la nourrice, et quand elle l'aura élevé, on lui donnera la liberté en récompensé, à elle et à son mari.

— Et l'on n'a pas pensé à moi ! dit une jeune femme piquée. J'aurais porté aussi bien que Marva et les autres le diadème byzantin et les belles robes de nourrice, et personne mieux que moi ne sait endormir les enfants par de belles chansons.

— Il est encore temps, dit le valet ; cours à la maison seigneuriale, ma sœur. Tu as autant de chances que les autres, et si tu plais à l'enfant, je ne sais ce qu'on ne te donnera pas, car sa grand'mère Praskovia Stepanovna céderait, je crois, sa fortune entière pour le conserver, l'innocent.

— Ah ! c'est un triste jour de fête, et les saints rois ne seront pas honorés aussi gaïement que de coutume, » reprit la vieille paysanne, tandis que l'ambitieuse qui convoitait les honneurs et les profits dont avait parlé le valet s'acheminait à grands pas vers la maison seigneuriale.

Un groupe de vieillards aux joues rosées, à la longue barbe blanche, vint aux informations près d'eux, et toutes ces figures naïves, auxquelles l'âge n'avait pas enlevé cette expression de candeur qui reste dans d'autres pays l'attribut de l'enfance, se voilèrent de tristesse. Plusieurs même ne retinrent pas leurs larmes.

« Que Dieu protège notre père Pavel Stepanowitch, car je ne sais pas s'il s'en consolera jamais, dit l'un d'eux.

— Pourvu qu'il ne prenne pas son bien seigneurial en haine, dit l'autre. S'il allait nous livrer à quelque intendant ?...

— Oh! Semmenek pense toujours à lui, repartit un troisième, scandalisé de l'égoïsme de cette crainte. Il est vrai que les bons seigneurs sont rares, et quand on

appartient à un mauvais maître, « Dieu est si haut, et le czar si loin¹ ! »

— Je sais un proverbe plus beau que celui que tu répètes là, frère Serge, dit un



maréchal-ferrant qui avait gagné à ses fréquents voyages à Moscou des idées plus étendues que celles des autres moujiks. Nous sommes heureux ici; nous ne manquons de rien; « l'oiseau est bien dans une cage d'or; il est mieux sur une branche verte. » Et je sais que si notre seigneur ne nous donne pas à tous la

liberté, c'est afin de ne pas mettre contre lui tous ceux de son rang. C'est à cause de ces bons sentiments que je compatis avec vous à sa douleur.

1. Proverbe russe.

S. BLANDY.

La suite prochainement.

